Ami du Clergé du 20 novembre 1930

Deuxième partie : PRÉDICATION

SOMMAIRE

Pour la fête de sainte Barbe. — Les enseignements de sa glorieuse mort, 689.
Petits prônes. — II. *2e Dim. de l'Avent :* Le messager du roi, 692.
Instructions à des collégiens. — IX. Nos fins dernières, 693.
Pour les dimanches de l'Avent. — II. Le témoignage du Christ, 696.
Pour les réunions mensuelles des Mères chrétiennes. — XIV. L'humilité. 698.
Quelques réflexions sur les Œuvres de jeunesse. — Principes et pratique, 702.

POUR LA FÊTE DE SAINTE BARBE
(4 décembre)

LES ENSEIGNEMENTS DE SA GLORIEUSE MORT

Mes frères,

On peut se demander pourquoi les artilleurs, les mineurs, les carriers honorent et invoquent comme leur protectrice attitrée, dans l'accomplissement de leur service ou dans l'exercice de leur métier, une jeune fille noble et riche, qui ne fut point guerrière comme notre Jeanne d'Arc, et dont les mains fines et délicates n'eurent jamais assurément à manier le pic ni la pioche ; — une sainte qui a sa place dans la blanche théorie illustrée par les Cécile, les Catherine, les Lucie, les Agnès, et qui porte, comme toutes ses compagnes, aux noces éternelles de l'Agneau, le lis des vierges et la palme des martyrs. Vous-mêmes, plus d'une fois sans doute, vous vous êtes posé cette question. Afin de satisfaire votre légitime curiosité, je vous parlerai donc de la sainte que vous avez voulu fêter aujourd'hui, et je m'appliquerai ensuite à dégager avec vous quelques-uns des enseignements que peuvent nous suggérer les circonstances de son glorieux trépas.

I

La tradition rapporte que Barbe naquit au IIIe siècle à Nicomédie, ville de l'Asie Mineure. Son père, nommé Dioscore, était un riche et puissant seigneur. Il craignait que la beauté de sa fille ne la fît rechercher en mariage par des jeunes gens qui ne lui plairaient pas à lui-même. Mais, païen forcené, il craignait surtout que la religion du Christ, qui, malgré les sanglantes persécutions, recrutait des adeptes toujours plus nombreux, ne séduisît le cœur pur et généreux de son enfant, et que celle-ci ne se fît baptiser. Pour parer à l'une et à l'autre éventualité, Dioscore isolait Barbe de tout contact avec l'extérieur et la tenait comme prisonnière dans sa propre maison, maison d'ailleurs vaste et somptueuse comme un palais.

Vaine précaution. Les blasphèmes du père n'ont réussi qu'à faire mieux sentir à la jeune fille la divine beauté de la religion chrétienne, et déjà son cœur est gagné à Jésus : elle est la fiancée du Christ et elle n'a plus qu'un désir : lui appartenir complètement, lui être officiellement et irrévocablement incorporée par la réception du baptême, pour consacrer ensuite à son service sa personne et sa vie.

Lorsque Dieu, m. f., a fait choix d'une âme qu'il veut s'attacher et sur laquelle il a fondé de grands desseins, c'est en vain qu'on tente de la lui disputer. La méchanceté ou la sottise des hommes peuvent bien édicter les défenses les plus rigoureuses, machiner les ruses les mieux ourdies, édifier les murailles les plus épaisses, dresser les barrières les plus infranchissables, sceller dans le granit les barreaux les plus résistants, le Tout-Puissant n'en a cure, et c'est à lui qu'appartient le dernier mot.

Dioscore ne devait pas tarder à le constater à ses dépens. Il a beau redoubler de vigilance pour interdire à Dieu l'accès de sa demeure, multiplier les précautions, rendre plus rigoureuse la réclusion de la jeune fille séquestrée maintenant dans une tour où elle ne voit absolument personne, la puissance divine accomplit un miracle pour lui procurer le baptême si ardemment désiré : Barbe est chrétienne. Et de plus, par l'offrande de sa virginité au Seigneur, elle entend ne donner son cœur à aucune affection humaine ; elle sera l'épouse du Christ.

A certains indices, le père païen a soupçonné le changement qui s'est opéré chez Barbe, et bientôt le doute ne lui est plus permis. Il exige que sa fille renie sur-le-champ son baptême et son Dieu. Cris, imprécations, menaces, malédictions, violences, rien n'y fait. La colère de Dioscore ne connaît alors plus de bornes, et ce n'est que grâce à un miracle que la jeune chrétienne n'est pas immolée à l'instant même par l'épée que vient de tirer contre elle un père dénaturé. Finalement il la traîne au tribunal du procureur impérial, réclamant contre elle toute la rigueur des lois des empereurs romains. En vain le magistrat fait appel aux arguments les plus subtils de la sagesse païenne ; en vain il essaie de faire vibrer chez cette jeune fille délicate, chez cette enfant affectueuse les cordes de la sensibilité et de la piété filiale ; en vain il a recours aux tortures les plus savantes et les plus cruelles ; lui aussi, il doit s'avouer vaincu par la vierge chrétienne, qu'il condamne à avoir la tête tranchée. Et, chose affreuse, m. f., c'est Dioscore qui, complètement égaré par son fanatisme païen, réclame d'exécuter de ses propres mains la sentence capitale et fait tomber sous la hache la tête de son enfant !

Ce spectacle si contraire à ce que la nature permettait d'attendre ne pouvait laisser insensibles les forces naturelles elles-mêmes : à l'instant le ciel s'obscurcit, le tonnerre gronde et la foudre vient frapper Dioscore qui, son crime perpétré, regagnait son logis.

Vengée par le feu céleste, sainte Barbe est apparue dès lors à la piété chrétienne comme disposant à son gré de ce feu redoutable : on commença à l'invoquer contre les explosions, où cet élément manifeste plus particulièrement sa puissance. Les mineurs lui demandèrent de les protéger contre le feu

grisou qui, récemment encore, malgré toutes les précautions prises, fauchait tant de vies humaines en Allemagne ; les artilleurs, dont les canons envoient au loin la mort et qui sont exposés aux projectiles ennemis, tous ceux aussi qui ont parfois, au cours de leur travail, à manipuler la poudre ou les engins explosifs et à combattre les incendies, tous ceux-là se sont souvenus de la petite ou plutôt de la grande sainte qui a en son pouvoir le feu qui vole à travers l'air ; et ils lui ont voué un culte de pieuse confiance et assez souvent d'amoureuse reconnaissance ; car ils ne sont pas rares, les miracles de protection opérés par la chère petite sainte en faveur de ses dévots.

Vous avez donc raison, Messieurs, de recourir à elle. Je suis d'ailleurs persuadé que votre confiante dévotion est partagée par tous les membres de vos familles et que souvent, lorsque vous êtes au chantier, les yeux suppliants de vos mères et de vos épouses, les mains jointes de vos chers enfants se lèvent vers votre céleste protectrice : « Sainte Barbe, protégez-le !... Sainte Barbe, conservez-nous notre papa ! »

II

Les saints, m. f., sont les amis de Dieu. En les honorant, nous lui rendons hommage, car ils sont les chefs-d'œuvre de sa grâce. Il aime que nous ayons recours à eux, que nous sollicitions ses faveurs par leur intercession ; et il témoigne parfois par des prodiges éclatants combien lui est agréable le culte de vénération, de confiance et d'imitation que nous rendons à ceux qu'il a constitués nos célestes protecteurs et nos augustes modèles.

Mais soyons bien persuadés que, si les saints sont attentifs à nos intérêts temporels, s'ils se penchent fraternellement et tendrement vers nous, s'ils mettent une affectueuse sollicitude à écarter les périls qui menacent notre vie mortelle, ils sont bien plus zélés encore pour nos intérêts éternels, bien plus empressés pour nous aider à parvenir à la vie véritable, qu'ils apprécient mieux que nous ne le faisons, puisque déjà ils en jouissent, et à devenir parfaitement et à jamais heureux en leur compagnie.

Oui, Messieurs, vous avez raison de demander à sainte Barbe de vous préserver des risques que peuvent vous faire courir les engins foudroyants que vous employez parfois. Mais vous serez bien plus avisés encore si vous lui demandez de vous préserver aussi de ce feu terrible qui brûle toujours et ne s'éteint jamais, de ce feu qui tourmente ses victimes sans les tuer, sans même émousser par une sorte d'accoutumance leur capacité de souffrir... j'ai nommé le feu éternel de l'enfer.

Car il existe, l'enfer ; et ses flammes nous guettent, si nous n'y prenons garde. Je m'adresse à des chrétiens, à des chrétiens sensés qui ne pratiquent pas la politique de l'autruche. Ils s'imaginent qu'ils ont supprimé l'enfer, les esprits forts et les beaux parleurs, parce qu'ils crient bien haut et s'en vont répétant pour s'étourdir : « Je n'y crois pas, je ne l'ai pas vu ; jamais un damné n'est revenu me garantir son existence. »

Combien il sera lamentable, m. f., le long cri de désespoir des pécheurs, quand, au son de la trompette du jugement, ils sortiront de leurs tombeaux et que, trop tard, leurs yeux se dessilleront : « *Ergo erravimus*. Donc nous nous sommes abusés, » diront-ils. Nous avons voulu nous abuser, et maintenant nous sommes la pâture de ces flammes, il nous faut bien admettre l'existence de cet enfer que jadis nous prétendions éteindre avec nos négations et nos sarcasmes.

Croyons à l'enfer, m. f., et craignons-le. Sans doute, dans le service du bon Dieu qui est un maître plein d'amour, la crainte ne doit pas être l'unique ni même le principal mobile qui nous fasse agir. Sinon nous ressemblerions à ces esclaves antiques qui ne travaillaient que sous la menace du fouet ou des verges. Mais il y a une crainte bonne, une crainte salutaire, une crainte filiale, qui n'a rien d'avilissant et qui est recommandée par la Sainte Ecriture et par le divin Maître : « Ne craignez pas, dit-il à ses disciples, ceux qui tuent le corps, mais ne peuvent tuer l'âme ; craignez plutôt celui qui peut perdre l'âme et le corps dans l'enfer. » (Math., x, 28).

J'en appelle à votre expérience. A certaines heures orageuses de votre vie, en présence de certaines tentations particulièrement violentes, est-ce que ce n'est pas la pensée et la crainte de l'enfer qui vous ont raccrochés sur le bord du vertigineux abîme ? Et si vous avez succombé, n'est-ce pas la perspective des châtiments éternels qui a contribué pour une large part à vous faire sortir de votre triste situation ? S'il se trouve, dans cette assistance, quelqu'un qui vive, depuis longtemps peut-être, dans l'état de péché mortel, n'est-ce pas cette crainte de l'enfer qui ne lui laisse aucune paix et qui parfois, la nuit, l'empêche de dormir ? Et n'est-ce pas elle encore qui, aux approches de la dernière heure, à ce moment où les plus fanfarons, devenus sincères, arrachent le masque de leur incrédulité radicale ou de leur scepticisme ricaneur et se demandent avec anxiété ce qui les attend de l'autre côté de la tombe, n'est-ce pas la crainte de l'enfer qui a éclairé et sauvé plus d'un pécheur que l'on avait considéré jusque-là comme irréductible ?

Vous avez pu remarquer, m. f., en suivant votre messe, dimanche dernier, jour qui clôturait l'année chrétienne, et aujourd'hui qui est le premier dimanche de l'année nouvelle (l'année ecclésiastique commence, en effet, au premier dimanche de l'Avent, c'est-à-dire aujourd'hui), vous avez pu remarquer qu'à l'évangile l'Eglise nous fait lire le discours dans lequel le divin Maître annonce très nettement à ses disciples, en leur recommandant de veiller et de se tenir prêts, les épouvantables cataclysmes qui préluderont à la fin du monde et au jugement, à la suite duquel il n'y aura pour tous les hommes qu'une double et définitive alternative : le ciel ou l'enfer. Et pourquoi donc l'Eglise nous invite-t-elle, au premier et au dernier dimanche de l'année, à méditer ce discours des fins dernières, pourquoi, sinon parce qu'elle veut, en mère bonne et avisée, qui

connaît bien ses enfants et qui sait parfaitement par quels ressorts il faut soutenir leur fidélité et stimuler leur énergie, nous rappeler que la pensée du jugement et de ses suites doit nous accompagner d'un bout de l'année à l'autre, du commencement à la fin de notre vie, et présider à toutes nos décisions, diriger tous nos actes ? « En toutes choses pense à ta destinée, dit l'Ecriture, et jamais tu ne pécheras. » (Eccli., VII, 40).

III

Vous avez donc, Messieurs, à préserver votre âme des flammes de l'enfer, mais non pas la vôtre seulement. Comme le prêtre, vous avez, vous aussi, dans une certaine mesure, charge d'âmes. Par l'auguste fonction de la paternité, Dieu vous a associés à sa puissance créatrice ; et il vous demandera compte des êtres auxquels, par votre intermédiaire, il aura communiqué la vie. Combien, n'est-il pas vrai, il vous paraît odieux et abject, ce Dioscore, ce forcené, qui fut pour sainte Barbe moins un père qu'un tyran, un ennemi, et finalement un bourreau éclaboussé du sang de sa fille !

Il n'avait qu'une préoccupation : disputer, arracher son enfant à l'empire du Christ. Or il y a de nos jours des parents qui disputent leurs enfants au Christ, d'une façon sans doute moins ouverte, moins violente que l'indigne père de votre glorieuse patronne. Mais précisément parce que cette lutte contre l'influence et l'empire de Notre-Seigneur est plus sournoise, parce qu'elle se dissimule sous d'autres noms, parce qu'elle se colore d'une courtoisie hypocrite et qu'elle se camoufle derrière une neutralité mensongère, cette lutte n'en produit que des résultats plus désastreux.

C'est une erreur grossière et trop répandue que de prétendre, par hostilité ou par indifférence, se passer impunément de la religion dans l'œuvre de l'éducation de l'enfance et de la jeunesse. Et par quoi donc la remplacera-t-on ? Sur quelles bases asseoira-t-on l'autorité et la morale, sans lesquelles la société risque de devenir un véritable coupe-gorge ? La vie, vous le savez bien, m. f., n'est pas une partie de plaisir : elle comporte des obligations difficiles, elle exige des renoncements pénibles, parfois des sacrifices héroïques. Au nom de quels principes immuables, au nom de quelle autorité suprême et indiscutée imposera-t-on ces sacrifices, ces renoncements, ces obligations, si l'on supprime ou même si l'on affecte d'ignorer Dieu qui est le législateur suprême, le principe et l'auteur de toute autorité, et qui seul peut exercer un pouvoir absolu et sans contrôle, parce que seul il existe par lui-même et que c'est de lui seul qu'il tient son autorité, en tant que créateur et maître souverain des hommes et de toutes choses ?

La dignité personnelle, le sentiment de l'honneur, les droits de nos semblables, la solidarité, la fraternité, la conscience (même si on l'écrit avec une majuscule), tout cela, s'il n'est pas garanti par l'autorité d'un Maître suprême et incontesté, ne sera que des formules et des mots creux ; et ce n'est pas avec des formules et des mots creux, si sonores qu'ils soient, que l'on prépare la jeunesse aux devoirs de la vie, que l'on peut diriger un cœur de dix-huit ou de vingt-cinq ans, et le prémunir d'une façon efficace et durable contre les débordements des passions, contre les suggestions et les séductions du mal, contre les sophismes d'une sagesse trompeuse et les entraînements du mauvais exemple.

J'ai entendu citer le trait suivant. On venait d'éveiller dans sa cellule un jeune condamné à mort, pour lui annoncer que l'heure de l'expiation avait sonné. Lorsqu'il se fut habillé, il dit aux magistrats et à son avocat : « Je pardonne aux gendarmes qui m'ont arrêté : ils accomplissaient leur consigne ; je pardonne aux jurés qui m'ont condamné : c'était leur devoir ; je pardonne au bourreau qui va faire tomber ma tête : il fait son devoir, lui aussi. Mais il y a deux êtres auxquels je ne pardonne pas, deux êtres que je hais et que je maudis : c'est mon père et c'est ma mère, parce que, s'ils m'avaient élevé autrement, je n'en serais pas arrivé là. »

En quoi, m. f., ce père et cette mère avaient-ils failli à leur mission d'éducateurs, je ne puis vous le dire exactement. Mais ce que je puis vous dire, c'est que, s'ils avaient donné à N.-S. Jésus-Christ la place d'honneur à leur foyer, si, chaque jour, ils avaient fait agenouiller leur fils et s'étaient eux-mêmes agenouillés à côté de lui pour faire en commun la prière du soir devant le crucifix, s'ils avaient appris à cet enfant à bien connaître, à servir, à craindre et à aimer Dieu, s'ils l'avaient régulièrement envoyé au catéchisme et s'ils avaient secondé de leur mieux l'action du prêtre sur cette jeune âme, s'ils ne lui avaient donné, l'un et l'autre, que de bons exemples et s'étaient comportés en vrais chrétiens, si, au lieu de se faire les esclaves de tous les caprices de ce petit volontaire, ils n'avaient pas craint parfois, par un refus énergique, au besoin par une correction sévère, de voir couler ses larmes, s'ils avaient su user de leur autorité, non pas en despotes et en tyrans comme l'indigne père de sainte Barbe, mais avec une fermeté qui n'exclut ni la douceur ni l'affection, pour maîtriser les mauvaises tendances et les passions naissantes de ce jeune cœur, pour couper court aux fréquentations louches et interdire les lectures licencieuses, j'imagine que ce fils n'aurait pas eu à maudire les auteurs de ses jours.

Oh ! je sais bien que les enfants élevés dans l'irréligion ou l'indifférence ne finissent pas tous sur l'échafaud ou même au bagne. Mais que de larmes amères, que de malheurs irréparables, que de hontes, que de remords, que de drames douloureux et intimes, que d'existences manquées, quand ce ne sont pas des éternités, parce que des parents criminels ou inconscients, en voulant les soustraire, les arracher au Christ, ont blessé gravement et parfois tué l'âme de leurs enfants !

Supposez, Messieurs, qu'au jour du jugement dernier, dans le silence impressionnant de tous les humains convoqués aux redoutables assises, supposez que soudain le fils, la fille de l'un d'entre vous s'avance vers le souverain Juge et lui dise : « Sei-

gneur, vous me condamnez à l'enfer éternel : je l'ai mérité ; mais je ne suis pas seul coupable » ; puis que, se tournant vers vous et vous désignant du doigt, votre enfant ajoute : « Seigneur, si mon père m'avait élevé dans la crainte de votre justice et le respect de votre loi sainte, je ne serais pas maintenant un réprouvé... Seigneur, je réclame justice ! » Quels seraient alors vos sentiments ? De quel amer regret ne seriez-vous pas pénétrés ?

Cela ne sera pas, car vous êtes tous, j'en suis certain, des chrétiens convaincus et conséquents avec eux-mêmes. Et si quelques-uns d'entre vous, faisant un retour sur eux-mêmes, étaient obligés de s'avouer qu'ils n'ont pas fait jusqu'ici tout leur devoir, ils voudront désormais suivre l'inspiration que leur suggère votre sainte et héroïque protectrice.

* *

Qu'elle daigne, Messieurs, faire régner toujours davantage dans vos cœurs et, par vous, dans vos foyers, N.-S. Jésus-Christ, et avoir pour agréables les hommages et les vœux que vous lui adressez en cette belle fête, dont l'initiative vous revient, fête qui, j'en suis persuadé, se renouvellera les années suivantes et qui entrera définitivement dans vos traditions. Qu'elle daigne, la glorieuse martyre, vous préserver toujours des risques et des dangers auxquels vous expose parfois votre labeur. Qu'elle daigne aussi et surtout vous préserver, vous et tous les chers vôtres, du feu de l'enfer et vous faire parvenir au ciel, où tous, je l'espère, avec vos familles au grand complet, vous irez, en sa compagnie, jouir de la récompense que Dieu réserve à ses fidèles serviteurs. Ainsi soit-il.

PETITS PRONES

II

2e dimanche de l'Avent

LE MESSAGER DU ROI

Patriarches et prophètes, disséminés sur la route des siècles, sont venus à tour de rôle renouveler la promesse divine faite à l'homme le jour de la chute. Chacun ajoutait un détail au portrait et à la vie du Rédempteur futur. Le peuple juif, dès lors, connaissait le Christ, bien qu'estompé dans le brouillard de l'avenir et les préjugés nationaux. Il l'attendait avec une ardeur passionnée et le distinguait plus clairement à mesure que les temps approchaient.

I

Brusquement, 400 ans avant sa venue, les prophètes se taisent, le ciel ne parle plus, car il ne faut pas qu'on attribue aux prévisions humaines la connaissance de l'avenir touchant le Rédempteur.

Mais avant que soit close la liste des prophètes, le dernier parmi eux, Malachie, ajoute le trait final, annonçant que le Messie sera précédé immédiatement par un messager chargé de l'indiquer aux hommes. Ainsi agissent communément les personnages de l'Orient. Quand ils sortent en équipage, ils se font précéder par des gens de service qui crient et bousculent la foule, afin que leur maître puisse circuler sans entraves.

Lorsque Jean-Baptiste, le messager prédit, parut avec l'allure des grands prophètes et lança son bienheureux message, le monde juif tressaillit de contentement. Nulle annonce ne pouvait lui être plus agréable que cette proclamation : « Préparez-vous, car son apparition est prochaine ! » Aussi l'accueillit-il avec faveur.

Jean-Baptiste avait poussé comme un sauvageon vigoureux et inconnu, dans une solitude rocailleuse et désolée, aux environs de la mer Morte. L'âpreté du site symbolisait à merveille l'âpreté des âmes qu'il devait aplanir et l'austérité de son éducation ; il vivait de sauterelles et de miel sauvage et avait pour vêtement une ceinture de cuir et une peau de chameau.

Quand sonna l'heure de sa mission, l'Esprit de Dieu conduisit Jean-Baptiste aux rives du Jourdain, non loin de Jérusalem. L'émotion agita alors les âmes juives comme les vagues de l'océan. Elles virent en celui qui leur parlait le prophète Elie, que Malachie désigne comme devant précéder le Messie à la fin des temps. On retrouvait en lui en effet l'esprit, l'extérieur du plus populaire des prophètes.

Il impressionnait par sa physionomie ascétique, son regard profond, la fermeté de son langage, le ton pénétrant de la voix qui appelait les hommes à la pénitence.

« Confessez vos fautes, faites pénitence, car le royaume des cieux approche ! » disait-il. Les docteurs juifs n'avaient pas compris cette expression. Ils attendaient un Messie triomphant. Mais Jean restituait au Rédempteur son véritable caractère. Les humbles buvaient cette éloquence chaude comme la lave, impitoyable à l'orgueil, à l'hypocrisie, à l'avarice et aux vices de l'homme. Ils confessaient leurs fautes, pleuraient, recevaient le baptême de Jean, dont l'ablution symbolise le repentir qui lave les souillures de l'âme. Mais les scribes, les pharisiens orgueilleux refusaient d'accepter ce langage. Ils résistaient à cette parole foudroyante qui stigmatisait leurs vices.

Jean préparait ainsi la prédication de Jésus en prêchant l'exercice des vertus communes : pénitence, humilité, charité, fuite de la violence et des injustices, tandis que lui-même pratiquait des vertus héroïques et menait sur terre la vie des anges.

II

Voilà l'homme que l'Evangile nous montre dans les fers. Quel crime a-t-il commis ? Celui d'un homme sans peur et sans reproche. Il a dit au roi Agrippa, incestueux et adultère qui a épousé la femme de son frère : « *Non licet*. Cela ne vous est pas permis. » Voilà pourquoi il est relégué dans la forteresse de Machéronte, au delà du Jourdain, au milieu des gorges et des précipices. Là viennent le visiter ses disciples, admirateurs de sa vertu et de sa mission qu'ils n'ont pourtant pas bien saisie.

Ils ont gardé des préventions contre le Messie et ses disciples dont la vie leur paraît moins austère que celle de Jean. Voulant avoir l'explication de l'énigme, ils ont résolu de questionner leur maître emprisonné. « Celui que vous avez recommandé au bord du Jourdain, disent-ils, fait beaucoup parler de lui et entraîne les foules qui vous délaissent. Serait-ce vraiment le Messie ? Il ne nous paraît pas réaliser ce qu'ont annoncé les prophètes. Il y a des choses choquantes. Que faut-il penser ? »

Jean-Baptiste, satisfait du devoir accompli, estime que sa mission est désormais finie. Pourquoi parlerait-il encore ? Maintenant la voie est ouverte. Le Messie a inauguré sa grande vie d'apostolat. Il doit s'effacer quant à lui. Il lui déplaît qu'on s'attarde à sa suite et que les siens n'adhèrent pas encore au Sauveur.

— « Allez à lui, répond-il, et posez-lui la question : « Etes-vous le Messie ? » Ce n'est pas par ignorance qu'il fait interroger celui qu'il a exalté naguère : c'est afin que ses admirateurs s'attachent au Maître des Maîtres, qu'ils le voient, l'entendent et soient convaincus, à son contact divin.

Comprenant bien les intentions de son Précurseur, Jésus accueille ses envoyés, prêt à les satisfaire. A leur question il ne répond pas : « C'est moi-même, » car nul est le témoignage qu'on se rend à soi-même. Il en appelle plutôt à la puissance de ses œuvres. Il opère aussitôt pour leur instruction une série de prodiges réalisant tout ce qu'a annoncé le prophète Isaïe dans un passage qu'ils connaissent bien. « Maintenant, leur dit-il, allez et dites à Jean ce que vous avez vu : les aveugles voient, les boiteux marchent, les lépreux sont guéris, les sourds entendent, les morts ressuscitent et les pauvres sont évangélisés. » Et il ajoute : « Bienheureux ceux qui ne seront pas scandalisés à mon sujet. »

Ces paroles ne regardent pas le Précurseur, mais ses envoyés. Naguère ils avaient douté. C'est donc une mise en garde contre l'écueil que redoutait Jean-Baptiste qui, pour les en défendre, les avait envoyés à Jésus. Et celui-ci leur disait : « Maintenant vous avez vu des choses glorieuses et êtes convaincus. Mais je subirai des ignominies. Heureux serez-vous alors si vous me restez fidèles aux heures sombres. »

Dès qu'ils furent partis, Jésus, qui ne voulait pas être accusé de flatterie envers Jean-Baptiste et qui, d'autre part, voyait inquiets ses auditeurs, se mit à louer son Précurseur et à le défendre : « Vous êtes dans l'étonnement parce que Jean, après m'avoir exalté et reconnu, envoie me demander qui je suis. Soyez tranquilles, Jean n'est pas un faux prophète et ce n'est pas un roseau mobile que vous êtes allés admirer au désert. Son caractère est ferme, sa vertu sincère, son jugement droit. Aucune envie, aucune vaine gloire, aucun appétit de richesses n'agite son cœur. Il reste digne de votre confiance. Il est un prophète et quelque chose de plus, car il a précédé, montré du doigt et touché celui que les autres ont annoncé de loin. C'est de lui qu'a parlé le prophète Malachie : « Voici que j'envoie mon messager devant vous pour vous préparer la voie. Et puisqu'il est l'envoyé de Dieu, reconnaissez comme le Messie celui qu'il vous a indiqué. »

Heureux donc ceux qui, comme Jean-Baptiste, n'ont pas été scandalisés, rebutés par la pauvreté, l'humilité de Jésus, l'austérité de sa doctrine, les abaissements, les opprobres de sa Passion, les sophismes et les haines de ses ennemis, et qui se prosternent avec amour devant lui, le reconnaissent comme l'Envoyé de Dieu, le Messie promis au monde, son Roi, son Sauveur et le Juge suprême des vivants et des morts. Ayant partagé avec lui le mépris des incrédules, ils partageront avec lui l'estime de Dieu dans la splendeur des saints. Ainsi soit-il.

INSTRUCTIONS A DES COLLÉGIENS

IX

NOS FINS DERNIÈRES

I. — Nous sommes tous condamnés à mourir, mais si la mort est certaine, son heure est impossible à prévoir ; elle peut être imminente, malgré la jeunesse.

II. — Ce qui suivra la mort : le jugement. Le jugement particulier, où toutes les actions seront scrupuleusement pesées suivant leur mérite. Le jugement général.

III. — Les sanctions des jugements divins : la récompense du paradis, souvent précédée du purgatoire, le châtiment effroyable de l'enfer. — A nous de choisir.

Mes chers enfants,

Dans l'Evangile du 1er dimanche de l'Avent, Notre-Seigneur nous annonce les convulsions qui agiteront le globe, les signes qui apparaîtront dans le soleil lorsque les temps seront révolus. Et il prédit qu'alors nous verrons paraître sur les nuées le Fils de l'Homme, venant juger les vivants et les morts. Cet effrayant tableau ramène notre pensée à la considération de nos fins dernières. Car, pas plus que la terre n'est immortelle, nous ne devons durer toujours. Nous devons mourir et être jugés.

I

L'idée de la mort, au premier aspect, ne se présente-t-elle pas à vous comme quelque chose d'un peu chimérique, ou tout au moins de si éloigné qu'il serait vain de s'en préoccuper trop tôt ? Vous êtes si jeunes, si robustes, si débordants d'enthousiasme, de fougue et de vie, vous vous sentez si pleinement maîtres de vos forces que vous ne concevez pas encore que vos cheveux devront blanchir, que votre taille se voûtera, que vos énergies tomberont, que vous deviendrez de plus en plus tremblants et frêles, jusqu'à l'affaissement total, jusqu'à la raideur glacée du tombeau.

Et cependant cela doit vous arriver, à vous, comme cela arrive à tout le monde. La dure loi de la vieillesse et du trépas pèse inexorablement sur le destin de chaque homme et nul ne peut espérer s'en affranchir. Nous sommes tous des condamnés

à mort. Notre exécution aura inéluctablement lieu à l'instant fixé par la Providence et ce qu'il y a de pire dans notre condition, c'est que, si nous sommes sûrs de disparaître de ce monde, nous ne sommes pas certains d'atteindre même à cette vieillesse que vous redoutez maintenant comme avant-courière de la mort, mais que, dans quarante ans, vous considérerez comme une dernière espérance.

Je vous disais tout à l'heure : « Vous vieillirez et vous mourrez. » Si la seconde partie de ce principe demeure vraie, il faut en reprendre, pour les corriger, les premiers mots. Car vous n'êtes même pas sûrs de vieillir. Sans doute la destinée normale de l'homme sur la terre est de passer ici-bas un nombre d'années plus ou moins considérable, et de s'user peu à peu jusqu'au complet épuisement de ses forces. Mais que de dérogations à cette règle ! Combien immense la foule des hommes qui ont été fauchés avant que leur destin fût révolu !

Regardez plutôt autour de vous, chez vos amis, dans vos familles. N'y connaissez-vous pas des personnes dont la vie a été prématurément brisée vers la quarantième, la trentième année ? Et si encore vous étiez sûrs de subsister jusque là ! Mais il arrive très souvent — trop souvent — que la mort frappe des existences bien plus jeunes encore. N'y a-t-il pas des bébés enlevés dès leur berceau ? n'y a-t-il pas des enfants moissonnés dès leur aurore ?

Vous avez certainement connu des adolescents aussi jeunes ou même plus jeunes que vous, qui partageaient vos jeux, qui rivalisaient avec vous d'entrain et de forces, et qui maintenant dorment pour toujours dans le silence du linceul. Rien ne vous garantit contre un sort semblable. Vous qui vous portez si bien maintenant, peut-être dans quelques heures vous tremblerez de fièvre dans un lit de l'infirmerie. Peut-être, en dépit de vos espérances, une automobile doit-elle, dès votre première sortie, vous passer sur le corps. Peut-être, ici même, malgré toutes les précautions prises, un accident subit, imprévu, vous aura-t-il terrassés dans quelques instants. Vous n'êtes pas sûrs d'arriver jusqu'à ce soir ; vous ne pouvez pas compter certainement sur une seule minute et personne ne peut nous promettre que demain notre cortège en deuil ne vous conduira pas au cimetière : serait-ce donc la première fois qu'on verrait enterrer un enfant ?

Si j'ai le devoir de vous rappeler ces vérités lugubres, ce n'est pas pour vous attrister inutilement. Mais c'est pour vous mettre en garde contre cette illusion dangereuse que le trépas est une chose à laquelle il suffira de penser plus tard, lorsqu'on se verra sur son déclin. Erreur, cruelle erreur qui peut dévier non seulement notre vie terrestre, mais surtout — et terriblement — notre éternité. Deux principes dominent toute la question actuelle : chacun de nous doit immanquablement mourir, et aucun de nous ne sait si l'heure de sa mort est lointaine ou imminente. De cette double constatation, ne devons-nous pas tirer cette conséquence que, puisque la grave affaire du trépas peut s'imposer à nous d'un instant à l'autre, il importe de la préparer sans cesse, afin de n'être point surpris à l'improviste ? Que se passe-t-il après la tombe ? Quel sera l'effet de la mort sur nous : voici ce qu'il faut examiner d'abord afin de fixer notre attitude pour l'avenir.

II

Aussitôt qu'une âme s'échappe de son corps, elle se trouve en présence de Dieu. Mais Dieu, à ce moment-là, ne l'accueille point comme le Père tendre, indulgent, miséricordieux qui, durant notre vie entière, nous a accoutumés à nous laisser combler de ses grâces et de ses faveurs. Dieu se constitue le Juge suprême de cette âme. Strictement impartial, aussi éloigné de la haine que de la faiblesse, il va scruter toutes les actions, toutes les pensées de l'être qui comparaît à sa barre.

Quel interrogatoire redoutable ! Le Seigneur reprend l'existence qui vient de finir à partir de l'instant où le premier éveil de la raison y permit l'exercice de la liberté. Minute par minute, pourrait-on dire, il analyse tous les gestes qui furent accomplis, tous les actes qui furent posés. Aucun détail ne peut échapper à sa clairvoyance infaillible. Il ne se contente pas, comme les tribunaux terrestres, de considérer l'apparence extérieure des faits ; il descend jusqu'à l'intime des causes qui les déterminèrent. Telle œuvre que les hommes avaient jugée bonne, telle charité ostentatoire par exemple, est réprouvée par lui parce qu'au fond elle fut dictée par l'orgueil, par l'ambition, ou par un mobile répréhensible. Inversement telle faute apparente, qui avait été blâmée ici-bas, trouve grâce devant ses yeux, parce qu'elle fut commise sans être pesée et voulue.

Le rigide Magistrat écarte les péchés jadis pardonnés et qu'il avait promis d'oublier, par clémence. Mais il retient implacablement chaque défaillance que l'absolution n'a pas couverte ; il en examine la gravité, il la juge vénielle ou mortelle, sans qu'aucune sorte d'appel puisse modifier sa sentence. Il ne borne point là son investigation. Il passe en revue les qualités surnaturelles, les actes de vertu du défunt. Il lui tient un compte exact de ses mérites, de tout le bien autrefois accompli. Pouvez-vous imaginer l'état de l'âme anxieuse qui voit ainsi se révéler tout ce qu'elle avait pris tant de soin à cacher et qui attend, dans une inexprimable angoisse, le verdict qui fixera son sort ?

Lorsque vous comparaîtrez à votre tour devant Dieu, oh ! comme vous voudrez effacer de votre vie tant de pages honteuses et coupables ; comme vous voudrez revenir sur le passé pour pouvoir présenter au Seigneur une gerbe d'actions saintes ! Mais il sera trop tard. Alors, c'est maintenant qu'il faut penser à tout cela, maintenant qu'il faut agir en conséquence. Le procès ne durera qu'un instant : en un clin d'œil votre vie entière sera scrutée, appréciée. Et suivant la décision de Dieu, votre âme s'en ira vers son destin éternel.

Il semblerait que tout soit dit. Pas encore. Sans doute l'élu ou le condamné aura la certitude que rien, durant l'éternité, ne pourra plus modifier son sort. Mais ce premier jugement secret, à huis-clos

serait-on tenté de dire, ce premier jugement ne satisfait pas de façon complète la justice divine.

Un grand nombre de nos actes ne se sont pas déroulés dans le mystère de notre vie privée. Ils ont eu des témoins, ne seraient-ce que les membres de notre famille. Ils ont pu, s'ils étaient mauvais, scandaliser notre prochain, et il est nécessaire qu'une réparation publique compense le mal qu'ils ont fait aux autres. S'ils étaient bons, au contraire, ils ont édifié nos frères et il importe qu'un honneur public leur soit rendu.

Voilà pourquoi, à la fin des temps, une audience solennelle rassemblera la totalité du genre humain pour la confirmation et la promulgation de la sentence primitive. Songez un peu à ce que seront ces formidables assises. Uni à Dieu le Père et à l'Esprit-Saint, Jésus descendra dans tout l'éclat de son triomphe, au milieu des cohortes angéliques. Devant lui la race humaine qui l'a tant outragé et méconnu se tiendra pleine d'un respect effrayé. Et là, devant l'univers assemblé, tous les péchés seront dévoilés, toutes les hontes, tous les crimes seront dénoncés. Là encore, toutes les vertus, toutes les saintetés que l'on ignorait ou que l'on raillait jadis éclateront en une céleste revanche. Puis le Seigneur, d'un geste souverain, fera la séparation entre les saints et les coupables. Les premiers, au milieu des acclamations d'allégresse, s'envoleront pour toujours vers le ciel. Quant aux autres, lamentable troupeau, ils seront rejetés dans la géhenne d'où, jamais plus, ils ne pourront sortir.

A ce jugement général, personne ne saurait se dérober. Nous y serons, vous y serez, mes enfants. Mais en quelle situation voulez-vous y comparaître ? Vous plairait-il d'étaler votre confusion à tous les yeux ? Voudriez-vous en être réduits à invoquer, sous le mépris général, les montagnes qui, suivant le texte évangélique, se refuseront même à vous écraser pour couvrir au moins votre infamie ? Ou ne préférez-vous pas, au contraire, prendre rang parmi les légions glorieuses à qui, parmi les palmes et les couronnes, seront offerts la gloire et le bonheur ? A vous seuls de choisir, à vous de décider. Votre jugement, particulier ou général, ne sera que le reflet de la conduite que vous aurez tenue en ce monde. Vous voyez bien qu'il ne faut mettre aucun retard à prendre une décision ferme et à la réaliser.

III

Les arrêts du Seigneur seraient vains s'ils n'étaient pas corroborés par des sanctions. Et la justice de Dieu serait en défaut si le même sort, dans l'audelà, était réservé aux pécheurs et aux justes. Puisque notre âme est immortelle, il importe qu'après notre première vie une existence plus équitable vienne corriger les injustices d'ici-bas. L'Eternel n'a pas manqué d'y pourvoir.

Il a institué, d'abord, une récompense pour les âmes saintes qui, sur terre, auront fidèlement obéi à ses lois. Les justes, ayant peiné toute leur vie en vue de plaire à Dieu, peuvent espérer une rétribution qui soit proportionnée à leurs mérites. Mais voici où la magnificence du Seigneur déborde le cadre de sa justice. Le Très-Haut aurait pu nous dire : « Vous m'avez offert telle somme d'actes méritoires : je vais vous rendre une somme équivalente de bonheur. » Pas du tout. Il nous tient un langage royal, un langage divin : « Vous avez fait pour moi tant de petites œuvres, relativement faciles et vite achevées. Eh bien ! moi, je vais vous rendre, en compensation, une jouissance sans pareille et que l'éternité n'épuisera point. »

Et comme toujours, il tient sa parole. Ce qu'il donne à ses élus, ce ne sont point les misérables voluptés transitoires qui laissent après elle des incertitudes, des regrets, des remords. C'est une joie ineffable et sans limites, ni dans l'intensité ni dans le temps ; c'est le bonheur de vivre toujours dans la société de ses anges, de ses saints. C'est surtout la béatitude suprême de s'unir à lui, de le comprendre et de l'aimer ; c'est l'extase indicible de se fondre en lui, de perdre son existence dans la sienne au sein d'une ivresse de gloire que les siècles n'épuiseront pas.

Toutefois, pour atteindre à un tel sommet d'idéal, une condition est rigoureusement exigée : nul ne peut être admis à l'honneur de contempler Dieu sans être complètement purifié, même de ses plus légères souillures. Or beaucoup d'âmes se présentent à son audience, pures sans doute de toute faute grave, mais entachées néanmoins de péchés véniels qui, sans leur faire perdre la grâce, les rendent moins agréables aux regards du Très-Haut. Qu'adviendra-t-il d'elles ? Les rejeter aux abîmes de flammes serait exagéré ou même injuste. Les recevoir telles quelles dans le ciel serait une condescendance indigne de l'équité suprême. La Providence a tranché la question en instituant une zone intermédiaire d'expiation et de souffrances, qui permettra aux âmes imparfaites de se libérer de leurs dettes légères avant de se voir ouvrir l'accès de la béatitude. On appelle cela le purgatoire.

Notez bien que, déjà, la destinée définitive de chaque âme est déterminée : dès l'instant du jugement particulier on est voué au ciel ou à l'enfer. Mais, tandis que le damné subit immédiatement son supplice, l'élu encore imparfait passera pour un temps par le purgatoire, afin de ne se présenter devant Dieu que lorsque toute tache sera effacée en lui.

Parallèlement au sort des justes, il nous faut bien considérer la situation réservée à ceux que le Seigneur aura repoussés loin de lui. Ceux-là seront livrés aux tourments d'un supplice dont rien ne peut donner une idée en ce monde. Engouffrés dans un abîme de flammes et d'ignominie, ils survivront perpétuellement dans un désespoir sans relâche. Les sarcasmes des démons et de leurs compagnons de bagne aggraveront moralement l'acuité de leur torture physique. Sans cesse une douleur nouvelle s'ajoutera à leur éternelle douleur.

Et ce qui, par-dessus tout, constituera leur angoisse, ce sera la détresse sans nom de se trouver séparés de Dieu. Ah ! nous ne comprenons pas, sur terre, ce que l'on peut souffrir à vivre loin du Sei-

gneur. Il nous faut même faire un effort pour nous rapprocher du Maître qui nous aime. Mais le damné, dans la courte minute de son jugement, aura compris le bonheur suprême que l'on possède quand on possède l'Eternel. Délivré du voile de la chair qui nous masque les réalités surnaturelles, il aura saisi enfin cette vérité primordiale que Dieu est notre but, notre bien, notre tout. Et c'est précisément à cette seconde qu'il se verra banni du bonheur éternel. Il aura beau se lamenter pendant les siècles des siècles, rien n'amoindrira son supplice, car l'heure de la miséricorde sera passée et la justice sévère suivra implacablement son cours.

Mes chers enfants, que Dieu vous préserve d'une éternité pareille. Une fois encore, il ne tient qu'à vous d'en éviter les épouvantables rigueurs. Ce n'est qu'à contre-cœur et malgré lui que le Dieu de bonté condamne les créatures qu'il aime d'un amour de prédilection. Pour les sauver, pour les rendre heureuses, il ne veut d'elles qu'un peu d'affection et d'obéissance. Par charité pour vous-mêmes et pour le bon Dieu, agissez toujours de telle sorte que le paradis puisse vous être ouvert. Ainsi soit-il.

POUR LES DIMANCHES DE L'AVENT

II

LE TÉMOIGNAGE DU CHRIST

Mes frères,

Ce que nous devons savoir, ce que nous devons confesser touchant le Messie que nous attendons, c'est qu'il est Dieu et homme tout à la fois. La nature divine et la nature humaine, mystérieusement associées dans l'unité de sa personne, tel est le prodige ineffable que nous allons adorer en lui. Telles sont aussi la raison et la matière des devoirs que nous aurons à remplir envers ce divin Sauveur.

Dimanche dernier, l'Evangile nous rappelait cette importante vérité, à l'occasion des deux avènements de Jésus-Christ. Autant le premier nous découvre la réalité de son humanité, autant le second nous révèle, par les circonstances qui l'accompagnent, la réalité de sa divinité. Mais c'est l'homme qui apparaît surtout dans le premier avènement où il vient en infirmité ; comme c'est le Dieu qui se manifeste principalement dans la gloire et la puissance souveraine qui accompagnent son second avènement.

Aujourd'hui l'Eglise nous amène à la même conclusion par le témoignage même de Jésus-Christ ; et c'est dans l'Evangile que nous lisons à la messe de ce jour que nous le voyons affirmer hautement qu'il est Dieu et homme en même temps.

C'est donc à ses œuvres que Jésus-Christ en appelle pour prouver qu'il est Dieu : « Les aveugles voient, etc. » C'est à ses souffrances, à ses infirmités qu'il en appelle pour démontrer qu'il est homme : « Heureux celui qui ne prendra pas de moi un sujet de scandale. »

Entrons dans la pensée de l'Eglise et réveillons en nos cœurs la foi par le développement et l'intelligence de ces preuves.

I

Admirable condescendance du divin Maître pour la raison de l'homme ! Avec quel soin il va au-devant de toutes ses exigences ! Comme il l'entoure de toutes les garanties possibles ! Comme il s'applique à lui rendre faciles les actes à l'aide desquels elle concourt à la génération de la foi surnaturelle ! Quelques jours après sa résurrection, c'est à l'apôtre Thomas que Jésus ordonne de toucher dans ses cicatrices, dans ses plaies glorieuses, la preuve sensible de son humanité ; et c'est pour rendre inexcusable toute autre incrédulité qu'il permet pour un instant l'incrédulité de son disciple. De même, avant les ignominies de sa Passion, c'est à Jean-Baptiste qu'il donne la preuve éclatante de sa divinité. De la divinité de ses œuvres, il veut que nous déduisions celle de sa personne. Les œuvres, elles sont sensibles, palpables ; chacun peut les constater : « Allez dire à Jean *ce que vous avez vu.* »

La conclusion qui s'en dégage, à savoir que celui qui les opère en son propre nom est Dieu, s'impose à nous avec autant d'évidence et de certitude que les faits eux-mêmes. Si Jésus-Christ n'est pas Dieu comme il le prétend, s'il nous trompe, du même coup c'est Dieu qui nous trompe avec lui. Oui, Dieu nous trompe avec lui, puisqu'il met au service de son imposture sa toute-puissance. En armant Jésus-Christ de ce pouvoir, de cette souveraineté sur la création qui est son attribut exclusif, Dieu se fait le complice de son mensonge. Il rend notre erreur inévitable, c'est-à-dire qu'il n'est plus la vérité ni la bonté, mais le contraire de cela ; Dieu n'est plus Dieu. Or, mon esprit et mon cœur, tout en moi se refuse invinciblement à ce blasphème. De sorte qu'entre la divinité de Jésus-Christ et l'athéisme, la raison ne voit point de milieu. Jésus-Christ est donc ce qu'il dit être, ce que ses œuvres le révèlent, il est Dieu : « Si vous ne croyez pas à ma parole, croyez du moins à mes œuvres ; car les œuvres que je fais rendent témoignage de moi. » (Jo., v, 36 ; x, 38).

Jean-Baptiste n'avait nul besoin de cette preuve pour lui-même, il l'accepte cependant pour ses disciples ; s'il la trouve concluante, quelle raison ses disciples auraient-ils pour la repousser comme insuffisante ? N'est-il pas la personnification vivante de toute la Synagogue, de tout l'Ancien Testament ? Quelle autorité en Israël est comparable à la sienne ? De l'aveu de Jésus-Christ lui-même, Jean-Baptiste n'est-il pas Prophète et plus que Prophète, c'est-à-dire éclairé parmi les plus éclairés de son peuple ? Ne pratique-t-il pas, dans sa chair, des austérités qui rappellent ou même dépassent celles des anciens justes ? Sa mission de Précurseur n'est-elle pas attestée par le Sauveur lui-même ? Ne montre-t-il pas pour la vérité un amour supérieur à la crainte, à la prison, à la mort elle-même ? Enfin la députation que les prêtres et les lévites envoient vers lui pour lui demander qui il est et s'il n'est pas Elie, nous prouve surabondamment que de son vivant il jouit d'un prestige considérable en Israël.

Or, c'est cet homme, à l'intelligence et à la vie tout angéliques, qui trouve péremptoire la preuve fournie par Jésus-Christ relativement à sa divinité, et qui, sur cette preuve, permet à ses disciples d'y croire. Ce qui serait vraiment incroyable ici, ne serait-ce pas l'hésitation de ces derniers à se laisser convaincre par tant de raisons ? Et cependant, cet aveuglement à peine croyable, nous le voyons tous les jours autour de nous. Combien le miracle de Jésus-Christ n'a-t-il pas grandi, depuis les jours de Jean ! Aujourd'hui, ce n'est plus dans un coin ignoré de la Judée, mais c'est dans le monde entier que « les aveugles voient, que les morts ressuscitent, que l'Evangile est annoncé aux pauvres. » Aujourd'hui, ce n'est plus un prophète, c'est l'Eglise catholique qui accepte pour elle et pour ses enfants la preuve que Jésus donne de sa divinité. Oui, l'Eglise depuis dix-neuf siècles, l'Eglise sur tous les continents, l'Eglise sur les trônes comme sur les échafauds, l'Eglise dans ses temples aussi bien que sous la hache des persécuteurs et des bourreaux, admet cette divinité.

La preuve n'a pas changé depuis le Précurseur ; sa manifestation seule a grandi ; sorti de la Judée, le miracle s'est dilaté jusqu'aux extrémités du monde, et malgré tous les prodiges d'évidence, il n'a pas réussi à forcer toutes les incrédulités. Comme S. Jean, nous aussi, nous voyons autour de nous le doute et l'incrédulité. Plaise à Dieu que les incroyants ne soient pas du nombre de ceux que S. Paul déclare tout à fait inexcusables ! Pour nous, avec la raison de Jean-Baptiste et de l'ancien monde qu'il personnifiait, avec la raison de l'Eglise catholique, avec la raison de ses Apôtres, de ses Conciles, de ses Docteurs et de ses Martyrs, déclarons-nous pleinement convaincus par la preuve qu'il daigne nous donner de sa divinité ; et en le montrant par nos œuvres et nos paroles, surtout à ceux qui nous entourent, disons-leur, comme Jean aux foules qui le pressent : « *Ecce Agnus Dei, ecce qui tollit peccata mundi.* C'est là l'Agneau de Dieu, voilà celui qui ôte les péchés du monde. »

II

Mais si Jésus-Christ est Dieu parfait, il est aussi homme parfait. En lui, l'humanité et la divinité sont inséparablement enlacées dans l'unité de la personne. Et dans l'Evangile de ce jour, nous voyons qu'après avoir donné la preuve irréfragable de sa divinité, il met à côté celle non moins certaine de son humanité. Et cette preuve est renfermée tout entière dans ces paroles adressées aux envoyés de Jean : « Heureux celui qui ne prendra pas de moi un sujet de scandale. »

Peu avant sa Passion, au moment où il se disposera à faire l'ascension du Mont des Oliviers, témoin des souffrances ineffables de son agonie, souffrances qui préluderont à toutes celles qui aboutiront à sa mort sur le Calvaire, Jésus dira à la troupe de ses disciples : « Tous vous trouverez scandale en moi cette nuit ; car il est écrit : Je frapperai le pasteur, et les brebis du troupeau seront dispersées. » (Math., XXXVI, 31). Ses souffrances, ses infirmités, vont paraître si étonnantes, si extrêmes, que pour eux elles seront une raison de mettre en doute la réalité de sa divinité. Le Dieu va disparaître sous la révélation de l'homme par la souffrance. La preuve de son humanité sera si évidente qu'elle ruinera en plusieurs pour un temps la foi en sa divinité. C'est là le scandale que Jésus redoute pour ses disciples : « Heureux celui qui ne prendra pas de moi un sujet de scandale. »

C'est aussi contre lui qu'il s'efforce de prémunir le peuple juif par l'organe des disciples de Jean. Sa parole, hélas ! ne trouve pas un grand écho, comme l'avenir le montrera.

En effet, la défaillance des disciples et des Apôtres n'a-t-elle pas passé à la presque totalité de la nation juive ? Les Juifs n'ont-ils pas trouvé que le Crucifié du Calvaire était trop certainement homme pour être aucunement Dieu ? Et du peuple juif, le scandale s'est étendu à la gentilité, aux païens, civilisés ou non. S. Paul, témoin de l'incrédulité des uns et des autres, nous apprend qu'à raison de ses souffrances et de ses ignominies, les Juifs tenaient le mystère du Christ pour scandale : « *Prædicamus Christum crucifixum, Judæis quidem scandalum, gentibus autem stultitiam.* » (I Cor., I, 23). Tous ceux-là ont montré, par leur aveuglement, qu'ils ne comprennent pas la divine économie des deux natures du Sauveur. Ils n'ont pas compris que ces incroyables infirmités de l'humanité rentrent dans le plan divin, qui les veut, pour démontrer que le salut du monde est autant l'œuvre d'un homme que celle d'un Dieu.

Mais, chose étonnante, comme les miracles, comme les mystères de Dieu se perpétuent et s'étendent à travers les siècles, ainsi font, de leur côté, les égarements et les fautes des hommes. De sorte que nous voyons toujours les mêmes vérités en butte aux mêmes attaques. Ainsi, aujourd'hui encore, combien parmi nous trouvent que Jésus-Christ est trop véritablement homme pour pouvoir être véritablement Dieu ! Combien autour de nous trouvent l'Eglise catholique, survivance de Jésus, trop évidemment humaine pour pouvoir être certainement divine ! La preuve de l'humanité de l'Eglise par ses infirmités, preuve que Dieu permet pour les mêmes raisons pour lesquelles il a permis la preuve de l'humanité de son Fils, leur voile le fait de sa divinité. Parce qu'il a plu à la sagesse de Dieu « de choisir ce qui est insensé selon le monde pour confondre les sages » et de choisir ce qui est faible selon le monde pour confondre la force, parce qu'il a plu à la sagesse de Dieu « de choisir ce qui est vil et méprisé selon le monde, et ce qui n'est rien pour détruire ce qui est » (I Cor., I, 27), ces hommes refusent à l'Eglise le tribut de leur foi. « Bienheureux ceux qui ne se scandaliseront pas à mon sujet, » avait dit Jésus : ils montrent par leur exemple combien cet avertissement était justifié.

Que leur conduite ne nous trouble point. Ils continuent parmi nous la race de ces Pharisiens qui épiaient Jésus pour le prendre en défaut, étant de

ceux qui ont des yeux pour ne point voir. Alors que la vérité se manifeste à nous par tant de signes, nous ne devons pas hésiter à partager la foi de S. Jean-Baptiste et de ses vrais disciples. Bien plus, comme le saint Précurseur, envoyons des adeptes à Jésus en aussi grand nombre que nous pourrons. Envoyons-les lui, par nos paroles de temps en temps, par nos exemples toujours. Comme Jean, prions Jésus de nous dire de plus en plus, à l'oreille du cœur, ce qu'il est, tout ce qu'il est ; et à chacune de ses révélations nouvelles, prions ce divin Sauveur d'accroître notre foi : « *Adauge nobis fidem.* » (Luc, XVII, 5). Comme Jean, après avoir reconnu la vérité, — et la Vérité, c'est Jésus : « *Ego sum Veritas* », — aimons-la de tout notre cœur et rendons-lui témoignage devant les hommes, amis et ennemis. Cette vérité, confessons-la à son exemple, jusque sous les verrous des prisons s'il le faut, *in vinculis*. Ne vivons que pour elle, et comme Jean, après avoir été les hérauts de cette vérité, soyons encore, si Dieu le veut, ses martyrs. Ainsi soit-il.

POUR LES RÉUNIONS MENSUELLES DES MÈRES CHRÉTIENNES

XIV

L'HUMILITÉ

INTRODUCTION. — Le symbole de l'humilité : la violette.

PREMIÈRE PARTIE. — L'humilité, vertu inconnue des païens, révélée au monde par le Christ. Elle nous apprend à nous juger suivant notre valeur réelle qui est infime, à demeurer dans la vérité, à ne pas nous élever au-dessus des autres, à accepter les humiliations.

DEUXIÈME PARTIE. — Les objections contre l'humilité : elle est bonne au plus pour les femmes, elle est contraire à notre nature, elle amollit les caractères. Un principe général : il faut choisir entre deux maîtres : Satan maître de l'orgueil, Jésus maître de l'humilité ; aucune transaction n'est possible.

TROISIÈME PARTIE. — Adaptation de ces principes à la situation d'une mère chrétienne. Comment pratiquer l'humilité avec son époux, ses enfants et ses domestiques. L'humilité dans les relations mondaines, utilité de la réserve et du silence. Prévoir les occasions de chute, accepter le mépris du monde.

CONCLUSION. — Les désastres causés par l'orgueil — leur remède : l'humilité.

Mesdames,

Aimez-vous la violette ? C'est une charmante petite fleur, qui nous apporte un espoir de printemps dès le milieu des rigueurs de l'hiver, qui nous sollicite discrètement sans s'imposer par un excès d'éclat, qui se cache plutôt qu'elle ne s'exhibe, qui donne l'édifiante impression d'une petite créature de Dieu remplissant avec simplicité l'humble rôle qui lui fut assigné lors de la création de la nature. Mais il est sage de ne discuter ni sur les goûts ni sur les parfums et il vous est parfaitement loisible de porter ailleurs vos préférences. Pourtant il est un point de vue qui doit vous rendre la violette attachante : le mysticisme si poétique de nos pères en a fait le symbole d'une des plus hautes et plus suaves vertus chrétiennes, vertu très vantée et assez peu pratiquée, vertu que l'on admire d'autant plus chez les autres que l'on se sent moins porté à la cultiver en soi-même, je veux dire l'humilité.

L'humilité est un des principaux fondements de toute vie foncièrement chrétienne, et l'on pourrait, dans une certaine mesure, dire d'elle ce que S. Paul disait de la charité sublime : « Si je n'ai pas la charité, je ne suis rien qu'un airain sonnant et une cymbale retentissante. » (I Cor., XIII, 1). Si nous ne possédons pas l'humilité, tout le trésor de nos autres vertus risque fort de se perdre bientôt dans l'infernal précipice d'un orgueil qui nous ruinera pour l'éternité.

I

L'humilité est une vertu nouvelle. Oh ! n'entendons pas par ce mot qu'elle soit une qualité moderne, mise à la mode de nos jours. Cela signifie simplement qu'elle fut révélée au monde par N.-S. Jésus-Christ et que l'univers païen ne l'avait même pas soupçonnée. Les matrones de la république romaine furent, humainement, des mères admirables : actives, dignes, fidèles à leurs foyers, mais elles demeuraient effroyablement hautaines ; et les vestales elles-mêmes, ces vierges consacrées au service d'un dieu, se rattrapaient par une vanité orgueilleuse et superbe du sacrifice, d'ailleurs parfois illusoire, de leur temporaire chasteté. Il fallait la venue du Messie qui nous enseigna, par ses exemples comme par sa doctrine, à ne pas nous surestimer nous-mêmes, à fuir, pour la sécurité de notre âme, les honneurs que tant d'autres recherchent et qui perdent tant d'hommes chaque jour.

C'est le Christ qui nous a appris que nous sommes très peu de chose, à peine un peu plus que le néant, et que ce peu de chose que nous sommes ne nous appartient même pas. Sans doute cette vérité se trouve inscrite aux premiers feuillets de la Genèse, où il est raconté que l'homme fut tiré de la poussière par la toute-puissance du Créateur qui reste son Maître souverain. Mais cette vérité, que tous les peuples avaient plus ou moins retenue, tout en la déformant d'étrange sorte dans leurs légendes mythologiques, n'avait jamais, jusqu'à Jésus, été poussée jusqu'à ses profondes conséquences pratiques. L'avènement du Christianisme la fit s'épanouir magnifiquement pour le salut et la glorification des âmes.

Un des points essentiels de la piété chrétienne, c'est de s'analyser pour se juger à son exacte valeur. Or cette valeur est infime. Nous sommes composés d'un corps et d'une âme. Le corps, par lui-même, est fragile, instable, généralement chargé d'imperfections et d'infirmités, et si son agencement est merveilleux, ce n'est pas à nous qu'en revient le mérite, mais à Dieu seul qui l'a ainsi combiné. Quant à l'âme, si splendide en elle-même, elle est encore un don du Seigneur et notre action sur elle n'a souvent consisté qu'à l'avilir par le péché. Nous n'avons donc pas lieu d'être fiers de notre nature ni de nos privilèges. Et si nous avons le courage de descendre

au fond de chacune de nos consciences, nous y trouvons de multiples motifs de confusion. Que d'erreurs, que de fautes jalonnent tristement notre passé ! Si nous nous considérons en nous-mêmes, nous nous trouvons bien peu de mérites ; si nous contemplons, autour de nous et dans l'histoire, l'interminable suite des héros, des génies et des saints, comme nous nous sentons encore plus inférieurs !

Cette constatation nous force à pratiquer l'humilité, c'est-à-dire à proclamer notre indignité et notre misère ; elle nous amène à la vérité. Car être humble, c'est être sincère. Le Seigneur ne nous demande pas de descendre au-dessous de ce que nous sommes : ce serait une exagération et par là-même serait contraire à l'ordre divinement établi. Mais il suffit de demeurer dans la réalité pour ne pas risquer de s'enorgueillir. Et c'est là le premier effort que le bon Maître attend de nous.

Il en est un second, corollaire de celui-là : puisque nous avouons valoir fort peu de chose, nous ne devons pas désirer nous élever au-dessus de nos frères. L'instinct de la domination est une conséquence du péché originel. Au moment de la première faute, le serpent avait dit à Eve : « Vous serez comme des dieux. » L'humanité, depuis ce jour, se laisse prendre à la fallacieuse promesse. Chacun veut désespérément surpasser le reste des hommes. On rêve d'être plus riche, plus fort, plus sage, plus docte, plus beau, plus puissant ; on rêve d'imposer sa volonté dominatrice ou de se survivre dans ses œuvres, pour une chimérique immortalité. C'est stupide et vain, car ce monde passera bientôt, et le souvenir de nos succès aura passé bien longtemps avant lui. C'est dangereux, car l'expérience nous démontre que beaucoup d'hommes se sont brisés pour avoir voulu monter trop haut et trop vite. C'est mauvais, en principe d'abord, puisque c'est contraire à la loi du Christ ; mauvais aussi dans ses conséquences, parce que l'orgueil et l'ambition, pour atteindre leur but, nous entraînent à toutes sortes de compromissions, à toutes sortes de péchés.

L'humble chrétien, tout au contraire, loin de vouloir être connu, acclamé, aime à se réfugier dans le silence où nulle flatterie malsaine ne l'induira en tentation. Il lui plaît d'être ignoré, méconnu même, parce que ses œuvres secrètes seront plus fructueuses pour le ciel. Il rapporte à Dieu, avec raison, ses qualités et ses avantages ; il lui offre les contradictions qu'il rencontre. Rien ne peut plus troubler une âme qui s'est ainsi réfugiée dans le sein du Seigneur. Lui arrive-t-il, en effet, par une chance inattendue, de cueillir des lauriers ? Elle ne voit dans ses triomphes qu'une marque de bienveillance de Dieu qui veut l'encourager dans le bien. Doit-elle affronter des orages, subir des avanies injustes ? Elle se réjouit encore, parce que le Seigneur l'éprouve pour son bien et daigne la rendre semblable à Jésus qui accepta sans un murmure les plus mortels affronts.

Le monde a horreur des humiliations ; c'est pour lui le supplice suprême. Le chrétien, lui, ne les craint plus ; s'il est fervent, il les désire même. L'humiliation, en effet, développe l'humilité indispensable à qui veut assurer son salut. Mais à une condition, toutefois : c'est qu'elle sera saintement subie. Trop souvent, au moment de l'épreuve, on regimbe contre la volonté divine. Parfois on va jusqu'au blasphème, ou bien on ne se résigne que par force, en doutant de la Providence, ou bien encore on s'abandonne passivement à son destin, sans vouloir en glorifier Dieu. Tout cela, plus ou moins, est mauvais. Pour que l'humiliation soit bonne et sanctifiante, il faut l'accueillir avec empressement ; il faut l'accepter pour l'expiation de ses fautes en s'efforçant de reconnaître que l'on n'a que ce que l'on mérite ; il faut l'offrir au bon Dieu qui la transfigurera. C'est alors seulement qu'elle deviendra un acte d'humilité.

II

1. L'exercice d'une telle vertu demande, Mesdames, une telle force de caractère, que trop de gens d'avance y renoncent. Et pour se justifier de leur faiblesse, ils s'en prennent à la vertu elle-même : ils s'acharnent à l'amoindrir au moyen des plus surprenantes objections. « L'humilité, disait je ne sais plus quel auteur du XVIII^e^ siècle, c'est la suprême ressource des bonnes femmes. »

— Et quand même l'humilité serait spécifiquement une qualité féminine, faudrait-il pour cela vous croire diminuées ? Il est glorieux pour vous de reconnaître que la foule bruyante des hommes vous abandonne trop facilement la culture — j'allais dire le monopole — de tant de vertus, et spécialement de celles qui affinent l'âme et la rendent plus délicate. A vous les vertus familiales, à vous la piété et la douceur, à vous l'abnégation silencieuse, à vous le courage maternel. Vous n'avez pas lieu d'être mécontentes du lot que vous réserve notre brutalité.

Mais, en fait, il est inexact que la vertu d'humilité vous soit particulièrement réservée. S. Paul n'avait pas un tempérament de bonne femme, et voyez comme il se flagelle lui-même, dans maintes pages de ses épîtres où il rappelle son passé de persécuteur, où il étale ses infirmités. S. Augustin était un énergique pontife, lorsqu'il publia ses *Confessions*, où il étale les hontes de sa jeunesse. Et S. Benoît, et S. Bernard, et S. François d'Assise, croyez-vous que c'était par pusillanimité qu'ils faisaient leur coulpe et s'accusaient aux yeux du monde pour se justifier aux yeux du Seigneur ?

2. C'est entendu, dira-t-on, mais il n'en reste pas moins que la pratique de l'humilité révolte notre fierté naturelle. — Oh ! d'accord ! Notre nature est viciée, orgueilleuse, et il lui répugne extraordinairement de s'abaisser, c'est-à-dire de se reconnaître. Mais sommes-nous au monde pour suivre nos tendances ou pour les corriger ?

3. Et voici la grande objection, celle qu'on retrouve partout et que rien, nulle part, ne justifie : l'humilité amollit les caractères ; par le fait qu'elle nous accoutume à nous considérer comme rien, elle nous décourage, nous détourne des hauts sommets d'idéal. Par le fait qu'elle nous incline à nous sou-

mettre, à accepter sans réagir les affronts, elle nous inculque des sentiments méprisables et bas.

— Vraiment, l'avez-vous cru, Mesdames ? Est-ce que la reconnaissance de votre petitesse vous a jamais gênées pour aspirer à l'infinie grandeur qui vous attend au paradis ? Est-ce que votre obéissance, votre sujétion aux lois du Seigneur n'a pas été toujours à vos yeux la plus éclatante des victoires ? Il y a des triomphes empanachés, des conquêtes que l'on célèbre à grand fracas, à grand renfort d'articles de journaux. Mais la victoire la plus magnifique n'est-elle pas celle que l'on remporte sur soi-même, sans meurtrir personne autre que soi ? Elle passe inaperçue dans le monde. Tant mieux, car elle n'en est que plus appréciée par le ciel. Mais elle exige autant de force, autant de persévérance tenace que n'importe quel éclatant succès. Elle a, sur les autres, cet avantage d'être remportée sans aucun secours sauf la grâce de Dieu. Elle ne se gagne pas dans l'espoir des applaudissements ni des récompenses : elle se suffit à elle-même et dédaigne charitablement toutes les couronnes, toutes les prébendes d'ici-bas.

Loin de détendre nos ressorts vitaux, l'humilité les renforce extraordinairement : elle épure notre intelligence en nous faisant examiner chaque chose et en nous habituant à lui donner son importance réelle ; elle trempe notre volonté, par l'exercice de l'autorité la plus haute : celle qui se domine elle-même ; elle élargit les aspirations de notre cœur, en effaçant les perspectives toujours étroites de la terre pour nous montrer les horizons des cieux. Si une âme s'attardait trop à considérer les sublimités de l'anéantissement volontaire, elle courrait le péril d'être éblouie et de perdre tout son mérite en s'abîmant dans l'orgueil insensé de se rendre plus grande que les autres par la pratique de l'humilité.

4. Au surplus (et pour réfuter d'un mot tous les arguments que l'on oppose à la vertu que nous méditons), nous sommes en présence de deux maîtres qui l'un et l'autre aspirent à régner sur nous. L'un d'eux, c'est l'esprit du mal, c'est l'auteur de tous les maux de l'univers, c'est Satan. Et Satan s'est irrévocablement damné par orgueil, lorsqu'il jeta à la face de l'Eternel le défi de la révolte suprême : « *Non serviam.* Je ne m'inclinerai pas devant toi. » L'autre maître, c'est le doux Jésus qui, par amour pour l'humanité perdue, a abdiqué toutes les gloires de son ciel, qui s'est abaissé jusqu'à se faire un homme, et le plus pauvre, et le plus calomnié de tous les hommes. L'empire de Lucifer sur vos cœurs vous conduirait, vous le savez, à travers toutes les hontes et tous les crimes jusqu'au gouffre enflammé dont on ne revient pas. L'influence sereine du Christ vous amènera jusqu'aux revanches de la gloire qu'on ne trouve que dans le ciel. Entre ces deux maîtres, choisissez.

Et ne croyez pas qu'on puisse transiger, qu'on puisse accorder à ses instincts la satisfaction de certaines ambitions cachées tout en faisant mine, extérieurement, de suivre la dure loi qui contraint tout fidèle à se renier lui-même pour marcher à la suite du Sauveur. Il n'y a pas de compromis possible entre le bien et le mal, entre la superbe et l'humilité. Ou nous garderons le culte de nos prétendues perfections, ou nous rejetterons sans pitié les illusions d'un monde fugace. Si nous nous jugeons d'après les maximes en vogue, nous pourrons nous croire savants, remarquables, puissants, que sais-je encore ? Et alors tout sera dit : nous aurons sacrifié notre destin sur l'autel de nos vaines idoles. Mais si nous nous analysons mieux, à la clarté d'en-haut, nous apercevrons notre misère. Et nous serons dans la réalité, nous serons dans la voie du salut.

III

Il suffit maintenant, mes chères sœurs, d'adapter ces principes fondamentaux à votre situation particulière. Une fois encore — et c'est là qu'il faut toujours en revenir — vous êtes des mères de famille. Dieu ne va pas, par conséquent, vous demander les mêmes observances qu'il désire de ses moniales. Les bonnes Sœurs, une fois au moins par semaine, battent leur coulpe devant la communauté réunie, pour s'entraîner à l'humilité. Si vous essayez d'introduire cet usage au sein de votre ménage, vous n'aboutirez qu'à perdre tout votre prestige auprès de ceux qui vous sont chers, et les choses n'en iront que plus mal. De quelle façon la Providence veut-elle donc que vous soyez humbles ?

Avant tout, dans l'intime de votre âme. Vous vous accoutumerez à peser chaque jour, lors de votre examen de conscience, le poids si léger de vos qualités et le poids si lourd de vos fautes. La comparaison s'établira d'elle-même. Et vous en conclurez simplement que, toutes les fois que vous avez agi par vous-mêmes, vous n'avez fait que des sottises ; tandis que tout ce que vous avez de bon à votre actif provient de la grâce qui vous a guidées.

Cette conviction bien établie vous amènera à vous comporter en conséquence. Quand votre mari vous indiquera telle ou telle directive qui vous déplaît, vous penserez qu'il a grâce d'état pour commander, et qu'il sait par conséquent mieux que vous ce qui est opportun en la circonstance. Lorsqu'il vous demandera votre avis, vous lui indiquerez simplement, franchement, votre manière de voir, mais toujours avec la pensée secrète que vous n'êtes pas infaillibles et que ses lumières sont plus vives que les vôtres. A l'égard de vos enfants, de vos serviteurs, il importe que votre humilité ne soit pas trop apparente, parce qu'elle risquerait d'être mal comprise, de passer pour ignorance ou pour faiblesse. Car toutes les vertus doivent s'équilibrer, s'harmoniser entre elles.

Si, par hasard, vous vous êtes laissé entraîner à commettre une erreur ou une injustice, — et c'est inévitable une fois ou l'autre, dans l'exercice du commandement, — vous vous en expliquerez avec une dignité simple, de sorte que vos subordonnés devinent votre intention de vous excuser, sans que vous ayez à déchoir devant eux. Question de tact et de prudence.

Il arrivera des moments, peut-être, où vous aurez le devoir de rappeler à un fils ingrat ou simplement oublieux, les titres que vous avez à son respect, les

longs services que vous lui avez rendus pendant tant d'années. Vous ferez cela, simplement encore, sans vous enorgueillir de vos mérites, et sans cesser de vous rappeler tout bas que vous n'auriez jamais été capable de rester à la hauteur de votre tâche, si le bon Dieu ne vous avait soutenue. Quand vous aurez à gronder, à punir, à réprimer quelque désordre, vous le ferez énergiquement, mais en vous souvenant, à part vous, que vous aussi vous avez été coupable, que vous l'êtes peut-être encore et que vous avez besoin, autant que quiconque, de la miséricorde du Très-Haut. Ainsi votre humilité intérieure rachètera l'humble grandeur que vous êtes contraintes de déployer afin de vous faire obéir ; c'est ce sentiment discret et profond qui vous préservera du danger que l'on court perpétuellement lorsqu'on est tenu de gouverner.

Mais il faut vivre aussi avec vos parents, vos amis, vos relations. Et une tentation nouvelle vous guette dans les visites, dans les réunions diverses où vous êtes obligées de vous rendre. C'est surtout dans la vie mondaine que la vanité prend sa revanche. On veut paraître, on veut briller, on veut éclipser ses rivales. Pour étaler ses avantages, on se couvre de mille prétextes : il faut bien « soutenir l'honneur de sa maison », comme disait (ou à peu près) le vieux don Diègue. Une influence féminine peut mener à bien des négociations délicates et importantes, etc., etc. Les motifs n'ont jamais manqué à une femme quand il lui a plu d'être coquette.

Nous ne le nierons point : il peut se produire des circonstances où vous rendrez service à votre famille en faisant valoir vos avantages. Faites-le alors modérément, toujours avec le désir intime de ne point parader pour vous-mêmes. Mais, la plupart du temps, si vous prenez une minute pour scruter le fond de votre cœur, vous vous rendrez compte que toutes ces belles raisons, dont vous cherchez à pallier votre orgueil, ne correspondent à nulle vérité profonde. Et alors vous capitulerez pour l'amour de Dieu. Vous vous résignerez à être moins applaudies que vos amies ou vos voisines. Au besoin, vous vous réfugierez dans le silence.

C'est peu flatteur humainement, sans doute, mais c'est une irréfragable sauvegarde. Le bavardage fait commettre bien des fautes de médisance ; il fait pécher plus souvent peut-être contre la vertu d'humilité. Pour obtenir quelques bravos, on se laisse glisser à vanter ses mérites ; on les raconte complaisamment et non sans les exagérer ; on arrive à se griser soi-même des louanges de vulgaire courtoisie que l'on récolte à grand'peine. Et l'on s'aperçoit tout à coup que le parfum de sa vertu s'est évaporé dans le vide, tandis que si l'on avait su se taire, on aurait pu le conserver pour l'offrir, comme un encens très pur, à Jésus.

Nous ne devons pas nous dissimuler que la bataille contre l'orgueil est une des plus longues et des plus pénibles qu'il nous faille soutenir en ce monde. L'amour-propre s'empare de notre être avant l'éveil de notre raison, et il ne nous lâchera plus, pas même sur notre lit d'agonie, jusqu'à notre dernier soupir. C'est un fléau que Dieu nous inflige, mais qu'il nous commande de supporter sans composer avec lui. Pour en atténuer les effets, il faut une énergie constante.

Un peu de prévoyance nous est aussi bien nécessaire. Vous qui voulez de toute votre âme plaire au Seigneur, il vous faut réfléchir, avant de vous jeter chaque matin dans le tourbillon de l'existence, aux occasions qui vont bientôt surgir pour mettre à l'épreuve votre vertu. Si vous vous disiez alors : « Aujourd'hui, je rencontrerai telle personne ; elle me racontera ses hauts faits et j'aurai envie de lui répondre par le récit de mes exploits », est-ce que vous ne sentiriez pas d'avance combien cette conversation menace de devenir grotesque, combien surtout elle peut nuire aux intérêts suprêmes de votre âme ? De là à modérer vos ardeurs il n'y aurait qu'un pas, facile à franchir.

Mais ce pas, vous ne le franchirez que si vous avez réellement au cœur l'amour de l'humilité et si vous acceptez par avance d'être méprisée, pour Dieu. Car il faut en venir jusque là. Il faut, non seulement fuir les occasions de paraître, non seulement dédaigner les éloges, non seulement recevoir comme une grâce les humiliations qui s'imposent ; mais encore il faut rechercher, comme on chercherait un trésor, les circonstances où l'on pourra être mortifié dans son inepte vanité. Le goût de l'abjection décèle une âme basse lorsqu'il n'est inspiré que de motifs vulgaires ; il décèle une âme héroïque, mieux que cela, une âme sainte, quand il se justifie par la volonté de mourir à soi-même, pour mieux vivre de la vie du Christ. C'est là le secret de la gloire, c'est le secret de la vertu.

* *

L'orgueil humain a causé tant de désastres que nous devrions le prendre en horreur, même s'il n'était pas en opposition totale avec la loi de Dieu. Plus encore que les conflits d'intérêts, que les nécessités économiques, l'orgueil des princes ou des peuples a maintes fois ensanglanté le monde en provoquant les guerres redoutables dont l'univers souffre longtemps encore après la signature des traités de paix. Plus que les divergences d'opinions, l'orgueil sème la discorde entre concitoyens ; plus que les rivalités intimes, il excite la division dans les familles, compromet l'avenir d'une race. Mais surtout il offense le bon Dieu en dressant contre son pouvoir une pauvre et faible créature.

C'est en vain que pour remédier à tant de maux on a imaginé les combinaisons les plus diverses, illusoires peut-être comme les alliances entre nations, criminelles comme le divorce. Il n'existe qu'un seul remède, celui que le Christ nous enseigne, celui qui purifie les âmes ; ce remède c'est l'humilité. Dans notre intérêt personnel, pour le bien de l'humanité, pratiquons, prêchons cette vertu : elle seule nous donnera la sérénité de la conscience, c'est-à-dire l'ineffable paix. Ainsi soit-il.

QUELQUES RÉFLEXIONS SUR LES ŒUVRES DE JEUNESSE

PRINCIPES ET PRATIQUE

Le rapport que j'ai l'honneur de vous présenter restera forcément quelque peu vague, parce qu'il est trop général. Mais de son imprécision même jaillira le besoin, fort souhaitable d'ailleurs, de la discussion. Il ne dira rien de sensationnel ; il se contentera de semer des idées qui pourront germer, pousser et produire, suivant la nature des terres qui les recueilleront.

Après avoir rappelé la théorie, les principes généraux, nous descendrons sur le terrain pratique.

I. — *Principes généraux*

I. — Tout d'abord, que faut-il entendre par *Patronage ?* Volontiers je le définirais « la réunion des jeunes gens d'une paroisse autour du prêtre. » Ici, l'œuvre prendra la forme élégante et raffinée d'un cercle d'études ; là, elle marchera sous les plis du drapeau d'une société de gymnastique ou de sports ; ailleurs, elle sera chorale, donnera des représentations théâtrales, ou elle consistera dans les réunions dominicales, ou encore, en hiver, dans les soirées du presbytère ; dans les paroisses aux éléments plus nombreux, plus riches en activité et en dévouement, elle englobera toutes ces variétés ; jamais elle ne se contentera d'être une simple garderie pour enfants.

De cette définition ainsi posée découle naturellement la possibilité, à part quelques exceptions temporaires, de la création, de la résurrection, du maintien de l'œuvre rurale comme du cercle urbain.

II. — Je sais bien que pour arriver à la réalisation d'une telle œuvre, le chemin est hérissé *d'obstacles*. Les œuvres de jeunesse sont des mangeuses de temps, d'argent, de tranquillité et de santé, des pourvoyeuses de mécomptes et de désillusions.

Le manque de ressources en argent et en dévouement, la lutte peut-être avec des gens qui ne sont pas, qui ne veulent pas être à la page, les défections de ceux sur lesquels on croyait pouvoir sûrement s'appuyer, l'attitude indolente ou indifférente de parents qui ne comprennent pas l'intérêt de leurs enfants, l'absence de résultats que l'on voudrait voir immédiats, la comparaison trop humaine qui se fait si aisément et involontairement avec des confrères qui, ne travaillant pas sur le même terrain, portent une soutane moins poussiéreuse, moins râpée et plus élégante, paraissent moins terre-à-terre, plus intellectuels et jouissent de relations plus distinguées, les critiques justifiées ou non de notre méthode ou des simples nuances de notre méthode, le dépérissement, l'éclipse momentanée de nos œuvres, l'explosion de plaisir qui fait sauter les jeunes cervelles, la vague mauvaise qui répand les multiples théories d'insubordination, d'égoïsme, d'improbité, la concurrence effrénée et combien puissante des bals, des cinémas, des courses à bicyclette, l'entraînement de camarades plus ou moins vermoulus de licence, la surcharge du ministère actuel, la lassitude causée par l'épuisement des santés délabrées, sont autant de fortes tentations de jeter le manche après la cognée, de laisser tomber l'outil et de s'asseoir sur le bord du fossé, au bout du champ.

Des difficultés, oui, il y en a de très nombreuses, partout et toujours. Il ne faut pas se les dissimuler, il faut voir la situation telle qu'elle est, car rien n'est plus nuisible à l'action que la politique de l'autruche. Il faut avoir mis la main à la pâte, pour savoir ce qu'il faut de travail, de fatigue, de sueurs, de ténacité pour pétrir le pain matériel ou moral qui nourrit les œuvres de jeunesse.

III. — Et pourtant ces œuvres sont *nécessaires*. La soutenance de cette thèse n'est plus guère de mise. Je crois volontiers qu'à l'heure actuelle, sur ce point, les hérétiques sont plutôt rares. La guerre n'a-t-elle pas déchiré le voile qui tamisait cette vérité ? Car nous les avons pris sur le vif, les jeunes de nos œuvres, nous avons lu, les larmes aux yeux, leurs lettres qui méritaient bien la citation à l'ordre du jour de l'armée du Christ. Et je me souviens de la parole d'un aumônier, qui avait inculqué à son régiment une mentalité religieuse de premier ordre : « Sans les membres de nos patronages qui furent le noyau, me disait-il, je n'aurais pu faire grand'chose. »

Et aujourd'hui la situation morale et religieuse de nos paroisses ne fait-elle pas apparaître en pleine lumière l'utilité, la bienfaisance, la nécessité, l'extrême urgence de ces œuvres, au point que personne de bonne foi n'oserait plus s'embusquer derrière le prétexte qui peut paraître une réalité, quand on ne considère que les difficultés : « Ça ne sert à rien » ?

Si la reprise n'est pas faite partout, si ailleurs la première pierre n'est pas encore posée, nous en entendons la raison dans les regrets et les plaintes des prêtres accablés par l'âge et les infirmités, ou ployés sous le joug d'un ministère écrasant, sous le fardeau de la desserte d'annexes lointaines, ou mal servis par les circonstances de recrutement : ils attendent l'occasion propice pour besogner, car ils savent que Dieu besognera avec eux.

II. — *Applications pratiques*

I. Programme. — Si la possibilité et l'urgence des œuvres de jeunesse dans le sens défini plus haut recueillent la grande majorité des suffrages, l'accord est complet et sans réserve pour dire qu'en tête du programme doit figurer comme but primordial, essentiel, pourquoi ne pas dire unique ? la formation religieuse, morale et partant, dans les circonstances actuelles, sociale des jeunes. Dresser des artistes, faire des gymnastes et des sportifs, sans aller plus loin, serait prendre l'accessoire pour le principal, gaspiller sa santé, son temps, son argent, son influence pour un but secondaire, périssable ; ce serait peut-être même

ravaler aux yeux des jeunes gens la mission sacerdotale. Une place pour chaque chose et chaque chose à sa place ; que la constante préoccupation du Directeur soit donc l'instruction religieuse.

Les renouvelants suivront le catéchisme de persévérance, mais, comme cette forme primaire désobligerait les plus grands, le cercle d'études traitera de temps à autre, le plus souvent possible, d'une façon intéressante, appropriée à l'âge et au niveau intellectuel, substantielle, doctrinale, les questions religieuses ; des livres, brochures et tracts bien choisis appuieront les causeries et les jeunes gens auront la chance de devenir des hommes convaincus et de ne point rester des routiniers prêts à chavirer au moindre flux et reflux.

En pratique, la prière terminera les réunions, des invitations discrètes à la confession et à la communion seront lancées aux fêtes principales ou tous les mois, l'assistance aux offices autres que la messe dominicale obligatoire sera vivement conseillée, le spectacle de grandes manifestations religieuses sera avantageusement procuré, une retraite précédant une fête redressera les boiteux, guérira les malades, des retraites fermées seront suivies, lorsque le temps et les ressources le permettront, et procureront aux paroisses une élite précieuse. Nourris par la doctrine et par la pratique religieuses, les jeunes gens auront une conscience plus claire de la dignité de leur âme et en concevront une fierté plus grande.

Il nous sera plus aisé alors d'aborder le problème si complexe de la formation morale dans le sens strict du mot, d'entamer la question toujours brûlante chez le jeune homme et d'essayer de la traiter avec tact, prudence et à propos selon l'âge, le tempérament, le milieu, les circonstances, en lui disant que l'amour est une chose noble sur laquelle il ne doit pas jeter de lèpre, que le devoir lui commande, à l'encontre des livres grivois, des exemples tarés et des passions bouillonnantes, de garder ses forces vives et son cœur intact pour le choix fixé par la Providence.

A coup sûr, cette formation religieuse et morale orientera le jeune homme vers l'apostolat social ; il s'y lancera avec d'autant plus d'ardeur qu'il sera plus convaincu et que le cœur ne lui fera pas mal à la tête.

Pour aboutir à ces résultats, il faut tout de même descendre des sphères de l'idéal. Si nous voulons bien travailler, il nous faut un terrain, il nous faut des sujets. C'est alors qu'il faut mettre en œuvre toutes les ressources du zèle éclairé, tous les attraits qui amèneront et retiendront les jeunes gens.

Ici apparaît en pleine évidence la nécessité des théâtres, des jeux, des cinémas éducateurs et de bon aloi, de la gymnastique, des sports, des chorales, des excursions etc., moyens dont quelques-uns ont été parfois si âprement combattus par des gens qui n'en connaissaient pas la pratique. Et il faut nous rappeler que le mieux est souvent l'ennemi du bien ; il faut voir autre chose que les inconvénients ; il faut, comme le disait récemment S. E. le cardinal Verdier, être optimiste, avoir soin à la fois de ne pas dédaigner le fruit précieux de l'expérience des anciens et de ne pas rejeter les formes modernes du zèle, il faut impartialement et surnaturellement peser le pour et le contre et pencher du côté du bien à faire. Ce qui est certain, c'est que ces moyens sont le levier puissant et nécessaire pour soulever nos œuvres de l'ornière où elles croupiraient et mourraient à brève échéance.

La grande promenade, préparée, affichée longtemps à l'avance, est un bon ciment pour la société; la chorale rehausse l'éclat des offices et embellit les séances récréatives; les sons joyeux de la fanfare sont toujours aimés du public ; les bonnes chansons remplacent avantageusement les chansons malsaines ou grivoises qui choquent les oreilles et la pudeur, en particulier pendant les repas de noces; les cinémas aux films convenables empêchent le mal que feraient des établissements moins pudibonds ; les théâtres bien agencés, bien ordonnés, bien surveillés, bien contrôlés, procurent de saines joies, d'honnêtes émotions, dégrossissent, affinent le jeune acteur qui apprend à parler, à se présenter en public.

La gymnastique, les sports ? ah ! c'est l'épouvantail souvent et encore un peu les abbés auxquels on collait assez dédaigneusement l'épithète de « sportifs » auraient été parfois accusés de vouloir remplacer le maître-autel par une barre fixe ! Aujourd'hui le respect de la vérité fait une douce obligation de reconnaître que la gymnastique et les sports (la gymnastique a cependant mes préférences) nous ont aidés puissamment à grouper, à discipliner nos jeunes gens, à tuer chez eux le respect humain, à les rassembler autour du curé ou du vicaire, à organiser les manifestations de jeunesse les plus imposantes... Et puis, comme le disait le cardinal Dubois présidant une grande réunion d'œuvres, si les jeunes gens ne font pas de gymnastique ou de sports avec nous, ils en feront en dehors de nous et souvent contre nous. Et je comprends la parole d'un directeur d'œuvres, à la fin d'une séance de congrès : « Le jour où, pour sauver notre jeunesse, il nous faudra faire de l'aviation, eh bien ! nous ferons de l'aviation. »

A côté de ces moyens d'attraction, il convient d'en signaler d'autres, qui n'amusent point, mais ont une très grande importance à notre époque de morale utilitaire. Les cours professionnels, un bureau de placement inscrivant les offres et demandes d'emploi revêtent une sérieuse importance, et il ne faudrait pas sur ce point nous laisser trop distancer par des organisations adverses. Et quand le jeune homme est employé au magasin, travaille à l'atelier, à l'exploitation que nous aurons indiqués, nous le suivrons, nous garderons le contact avec le patron, avec le contre-maître, le surveillant, et nous saurons, à l'occasion, féliciter le jeune homme, l'encourager ou le redresser.

Pour lui, l'heure sonnera d'entrer à la caserne qui, sans doute, est l'école de l'endurance, mais